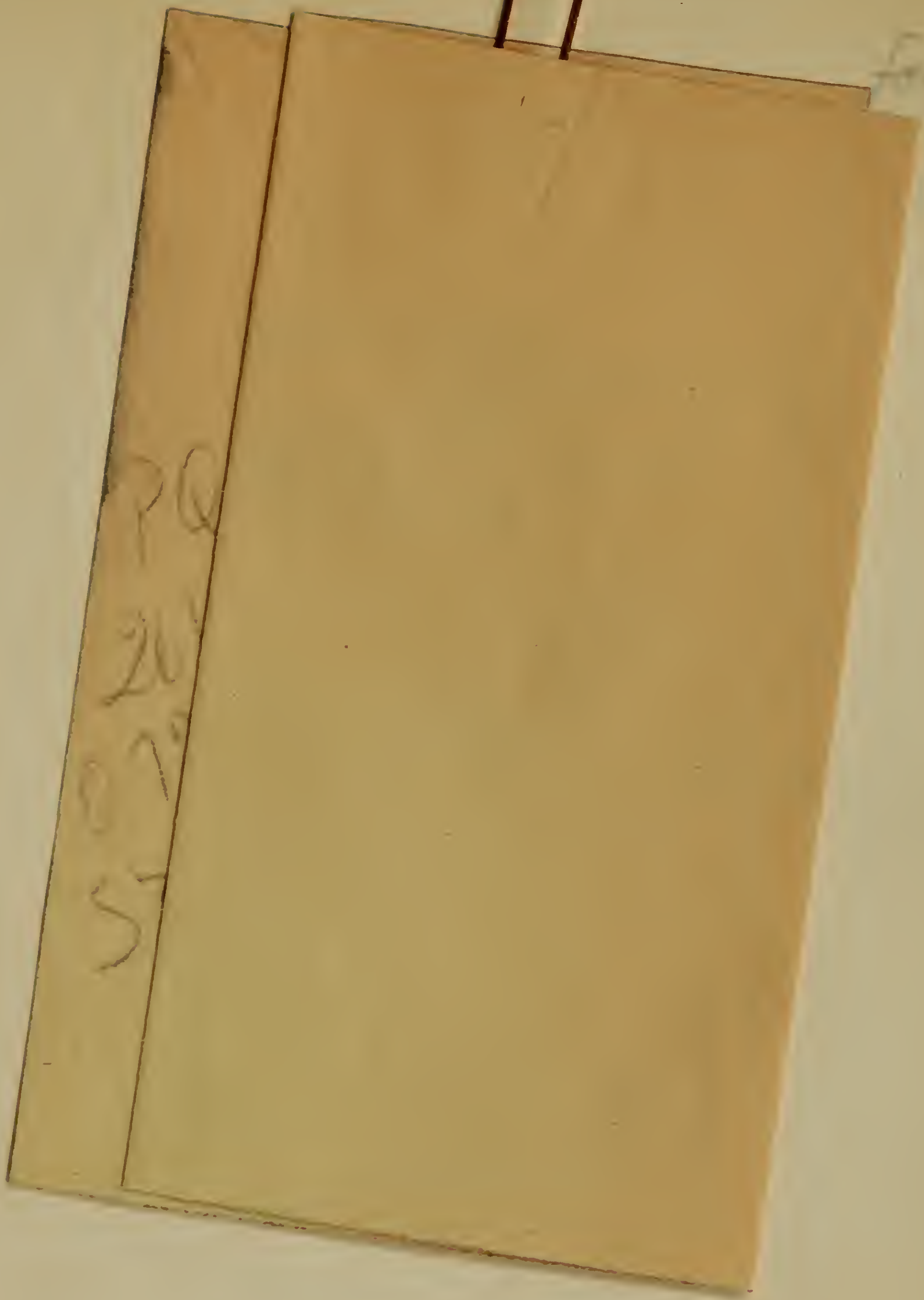

3 1761 07988549 7

ex libris J. Gilbert, the writer







André Fontainas

Le Sang des Fleurs



BRUXELLES
IMPRIMERIE VEUVE MONNOM
RUE DE L'INDUSTRIE, 26

1889

À Jean Balbert

en toute sympathie

André Fontain

Le Sang des Fleurs

André Fontainas

Le Sang des Fleurs



Inter folia fructus

BRUXELLES
IMPRIMERIE VEUVE MONNOM
RUE DE L'INDUSTRIE, 26

1889


LIBRARY
1970
UNIVERSITY OF TORONT

A Son Très Gracieux Souvenir

I

A midi le ſoleil & les aſtres la nuit
Diſperſent la toiſon de leur lumière blonde ;
Le rire des cieux clairs épanouit le monde
Et la Terre des feux de leurs baiſers reluit.

Voici donc reparu le Printemps ! Il pourſuit,
Haletant, enivré de ſa vigueur féconde,
Tout vibrant d'harmonie ineffable & profonde,
La ſaiſon pluvieuſe et froide qui s'enfuit.

La Terre, jeune, avec l'orgueil de l'innocence
(C'eſt la toujours nouvelle & même renaiſſance),
Murmure aux vents légers ſes ſecrets palpitants.

Et Vous — ô toujours belle, ô toujours bonne Aimée,
Vous êtes à jamais la ſaiſon embaumée :
Votre fraîche beauté réſume le Printemps.

II

J'en ai la viſion, quelquefois, dans mes rêves :
Je vois un Paradis plein d'éclatantes fleurs
Qui s'ouvre par inſtants à la lueur des glaives.

Ils pendent à la branche ainſi que de longs pleurs
Qui perlent, s'effilant aux paupières d'amantes
Et de leur joue altière effacent les couleurs.

Dans le fracas mourant des lointaines tourmentes,
Je vois aux cieux monter un nuage rosé
Aux odeurs de cinname & de myrrhe fumantes.

Le sol est un gazon d'une eau fraîche arrosé
Et le jour s'y répand en débordantes sèves
D'un diaphane éclat mollement irisé :

J'en ai la vision, quelquefois, dans mes rêves.

Il voltige dans l'air des rhythmes de sonnets ;
On voit passer le vol ardent des grandes rimes
Et l'on cueille les vers aux tiges des genêts ;

On a l'enivrement du pardon pour les crimes ;
Le ciel en est vibrant tout entier ; la Bonté
Pour s'y développer n'a pas besoin de primes.

Tout revêt un aspect lumineux, & l'été
Éternellement luit ſur la plaine infinie
Où brille le ſoleil de l'amour convoité.

Par tout le Paradis plane cette harmonie,
Et — comme des tiſons échappés aux chenets —
Il en sort les rayons flamboyants du Génie :

Il voltige dans l'air des rhythmes de ſonnets.

Des parfums d'amour pur s'épanchent des corolles
Comme des myrtes verts & des roſiers ſacrés,
Et les fleurs ont le port des anciennes idoles.

Chacune a conſervé ſes traits fins & nacrés
Sources des paſſions qu'éprouvaient les Poètes,
Et des eſpoirs d'amours plus doux y ſont entrés.

—

Et les glaives divins ſuſpendus ſur leurs têtes
Les pouſſent dans les bras de leurs joyeux amants,
Et — ſans voiles — leurs chairs aux ſpaſmes ſaints ſont prêtes.

Ils célèbrent leurs vœux en madrigaux charmants
Et tandis qu'enivré de leurs tendres paroles
Le Déſir ſe promet de radieux moments.

Des parfums d'amour pur s'épanchent des corolles.

C'eſt le Paradis ſaint des ciſeleurs de vers,
C'eſt l'Eden attirant des amants de la Muſe,
Des charmeurs innocents de l'immenſe Univers.

Au ſon de la phormynx & de la cornemuſe,
Tous vivent, couronnés d'un laurier éternel,
En proie au chant divin qui toujours les abuſe :

Ils vivent ſans ſouci de leur paſſé charnel
Dans l'extaſe & l'amour de la nature vaſte
Qu'ils chantent ſur un mode ardent & perſonnel.

Leur chant eſt toujours grand, limpide, frais & chaſte
Et fuit l'obſeſſion des ſouvenirs pervers
Qui, ſur terre, envahit le cœur, & le dévaſte :

C'eſt le Paradis saint des ciſeleurs de vers.

III

Vos yeux bleus sont pour moi le ciel,
Mignonne, & ſur vos lèvres roſes,
Comme une abeille ſur les roſes,
Mon cœur s'en vient puiſer le miel.

Vos cheveux blonds ſur votre tête
Sont des rayons enſoleillés
Et les Amours agenouillés
Vous chantent des hymnes de fête.

Et parmi leurs chœurs assouplis
Je veux pour vanter votre grâce
Vous dire, empli d'amour vivace,

Les sonnets fiers comme le lys,
Doux comme la rose fleurie,
Que Ronsard chantait à Marie.



IV

J'ai faifi le Vampire au col en mes deux mains,
Je l'étreins fortement, je veux qu'il rende gorge,
Mais j'ai beau haleter comme un foufflet de forge,
J'ai beau me confumer en efforts furhumains,

Je ne puis étrangler le monftre qui m'accable,
Qui fe colle à ma chair & s'abreuve de fang :
Contre cet acharné je me fens impuiffant,
Je ne puis que céder à fa rage implacable.

O Vampire du cœur, Amour, ô mon effroi,
Je ne lutterai plus; je me soumets! — Ta lèvre
Peut à longs traits humer ma force qui décroît:

Je saurai m'endurcir aux frissons de la fièvre
Et tu pourras vider mes veines, sans qu'un pleur
Ne révèle en mes yeux mon intime douleur.



V

Vierge! par la beauté, par la grâce & l'esprit
Vous vous montrez pareille aux déesses antiques
Dont la céleste chair avec orgueil fleurit.

Vous avez la splendeur de leurs contours plastiques,
Et, parmi les Amours rayonnants & joyeux
Sur vos lèvres se jouent les abeilles attiques.

Les plus chastes désirs illuminent vos yeux :
Vous êtes le poème idéal de la femme ;
Les hommes devant vous tremblent d'amour pieux.

Vous avez la candeur & la noblesse d'âme;
Il semble, à votre aspect, sous l'horizon lointain
Que le ciel endormi se réveille & s'enflamme.

L'aube n'a pas l'éclat vermeil de votre teint;
Le soleil n'a pas l'or de votre chevelure,
Il n'a pas votre rire adorable & mutin.

Et je veux vous chanter, ô Vierge calme & pure,
Je veux vous consacrer un autel où les fleurs
Par milliers égaieront la mousse & la verdure;

Et parmi les clartés de leurs vives couleurs
Je mettrai, d'une main exercée & légère,
Pour préserver l'autel des impures chaleurs,

Des guirlandes de myrte au front du sanctuaire.

VI

Êtes-vous la Bacchante
Dont le lyrisme vain
Ne chante
Que l'ivresse du vin,

Qui bondit, furibonde,
En sursauts convulsifs
Et gronde
Ses Evohés lascifs ?

Êtes-vous Aphrodite,
La blonde déité
Maudite
Dont l'œil clair m'eût tenté,

Qui, mère du menſonge,
Verſe dans les cerveaux
Le ſonge
Et les déſirs nouveaux?

Ou, nymphe diaphane
Et légère, êtes-vous
Diane
Qui ſe cache aux bois roux?

Quel Olympe vit naître,
Fruit de chair & de ſang,
Un être
Auſſi reſplendiſſant?

Le parfum de la rose
Pur comme un frais été
Arrose
Votre chère beauté,

Et vous êtes splendide
Dans l'étincellement
Candide
De votre corps charmant !



VII

Lys & roſes, viſage épanoui, chair fraîche,
Prunelles aux regards de feu ſi careſſants,
Lèvres où le jour luit, palpitantes d'accents
Lents comme la muſique ou prompts comme la flèche,
Brûlez en mon eſprit, viſion roſe & fraîche!

Chevelure où se jouent les friſſons d'un ſoleil
Que mes regards n'ont pu ſupporter ſans brûlure,
O molle, étourdiſſante & blonde chevelure,
Foyer d'aſtres ardents, torrent d'amour vermeil,
Oh! ſubmergez mon cœur, tumultueux ſoleil!

Ongles resplendiſſants de nacre & de lumière,
Mains fines aux douceurs étranges, bras ſculptés
Par un artiſte-dieu, modeleur de beautés,
Grâce du corps passant la grâce coutumière,
Aveuglez mes yeux, flots de vivante lumière!

O forme impériſſable, ô buſte harmonieux,
Idéale poitrine aux lignes impaſſibles,
Taille onduleuſe ainſi que les vagues flexibles,
J'ai pour vous un amour violent & pieux,
Fraîcheurs, ſoleil, lumière, ô corps harmonieux!

VIII

Voix vibrante de rêve & de chant qui m'affoles,
O voix frêle & ſonore où planent par eſſaims
Les rires éclatant plus clairs que des tocſins,
O ſa voix… je l'écoute autant que ſes paroles.

Je retrouve en ſa voix vos inflexions molles,
Ame des vieux rebecs, eſprit des clavecins,
Baiſers épanouis en rapides larcins,
Confidences d'amour des anciennes violes.

Sa voix, c'eſt la douceur des ſonges innocents,
C'eſt un ſouffle d'iris, de cinname & d'encens,
C'eſt un enivrement d'harmonie & d'optique,

Et c'eſt, au fond de moi, fait d'un vivant ſoleil
De fierté lumineuſe & de rhythme vermeil,
Le plus éblouiſſant & le plus pur cantique.

IX

C'était un jour d'orgueil & d'amour souverain :
La gloire du soleil ruisselait dans les arbres ;
Le ciel, dont se fondait l'azur, doux & serein,
S'imprégnait de parfums purs comme l'air marin,
Et, frôlant la candeur liliale des marbres,
La gloire du soleil ruisselait dans les arbres ;
C'était un jour d'orgueil & d'amour souverain.

L'inaltérable espoir des floraisons charnelles
De l'atmosphère en feu s'exhalait longuement ;
Dans la pourpre & dans l'or des splendeurs éternelles,
Dans les rayons dardés des milliers de prunelles
De l'astre extasié, dans l'éblouissement
De l'atmosphère en feu s'exhalait longuement
L'inaltérable espoir des floraisons charnelles.

Dans la plaine où dormaient les massives forêts
Lourdes d'ombre farouche & noire & de mystère,
Les blés, les osiers verts & les joncs des marais
Et les fleurs des jardins faites d'aromes frais
De leurs vives couleurs émerveillaient la terre
Lourde d'ombre farouche & noire & de mystère
Dans la plaine où dormaient les massives forêts.

La mer, la vaste mer chantait à la lumière,
Dans le déroulement de ses rhythmes virils
Le cantique éternel de l'extase première ;
Calme comme la voix fraîche de la prière,

Dénouant au ſoleil ſa toiſon de béryls,
Dans le déroulement de ſes rhythmes virils,
La mer, la vaſte mer, chantait à la lumière.

Dans la chaleur du jour vous êtes née ainſi
De toutes les ſplendeurs & de tous les preſtiges,
O vous par qui l'Amour même fut adouci,
O Vierge impérieuſe exempte de ſouci!
Claire comme les fleurs qui s'ouvrent ſur les tiges
De toutes les ſplendeurs & de tous les preſtiges
Dans la chaleur du jour vous êtes née ainſi!

O vous qui conſolez par le divin ſourire,
Je veux à votre gloire élever des autels
Qui vibrent aux accents magiques de la Lyre;
Dans des brouillards d'encens, de cinname & de myrrhe,
O Vierge en qui revit le ſang des dieux mortels,
Je veux à votre gloire élever des autels,
O vous qui conſolez par le divin ſourire!

Fierté, grâce, candeur, âme de la Beauté,
Vous êtes la Lumière & l'unique harmonie,
Et je chante Noël! Votre Nativité
Ramène le printemps, la joie & la ſanté.
Noël! les floraiſons ſortent de l'agonie!
Vous êtes la Lumière & l'unique harmonie,
Fierté, grâce, candeur, âme de la Beauté!

X

Jardin rare & délicieux
Dont les fleurs embaument les cieux,
Splendide Aurore,
Que le réveil chaque matin
De son rire chaud & mutin
Câline & dore,

Bouquet des riches floraisons,
Que ne fanent pas les saisons
Endolories,
Les Automnes ni les Hivers,
Gloire des Printemps toujours verts
Et des féeries,

Ame du soleil caressant
Qui de la pourpre de son sang
Es parfumée,
D'où la céleste éclosion
Des fleurs sans cesse en fusion
Sort transformée,

Aurore, est-ce toi qui pétris
La finesse des tons fleuris
Pâles & roses
De la Madone de Beauté,
Dont la chair surpasse en clarté
La chair des roses?

Sur ses lèvres, où les chansons
S'épandent comme des frissons,
Où semblent vivre
Les mots tendrement étourdis,
N'est-ce pas toi qui répandis
La lumière ivre?

Et ſon œil doux d'un bleu ſi clair
Eſt frais comme un ſouffle de l'air;
Sa chevelure
Qui s'éparpille, & jaſe, & rit,
Eſt faite, comme ſon eſprit,
De clarté pure!

XI

*Vous avez la beauté des antiques statues
Et la grâce est en vous jointe à la majesté.
Vos formes, de splendeur & d'orgueil revêtues,
Expriment l'amour calme & la sérénité.*

*Vous êtes la déesse impassible & riante,
Vous avez la blancheur des marbres fabuleux ;
Et le chœur amoureux des ramiers s'oriente
Suivant les flammes d'or de vos larges yeux bleus.*

Votre front élevé que couronnent les roſes
M'apparaît lumineux comme un rapide éclair ;
Parmi les floraiſons d'iris & de lauroſes,
Le cygne au blanc plumage étincelle dans l'air.

Votre marche eſt pareille aux lentes harmonies
Qui ſemblent embraſer en ſe développant
L'eſpace illimité des plaines infinies
Et dont le flot rhythmique à travers tout s'épand.

Les céleſtes ſenteurs de cinname & de myrrhe
Volent à vos côtés & parſument vos chairs;
La clarté des ciels purs allume votre rire
Et des rayons divins flambent dans vos yeux clairs.

Je vous aime, ô Déeſſe! & ma voix vous implore :
Pour vous forcer à voir & même à m'écouter,
Je veux, comme la voix d'une lyre ſonore,
Religieuſement la contraindre à chanter ;

Je veux que mon amour vous ſoit une auréole
Qui ne vous brûle point de ſes doutes amers ;
Je veux que le reſpect réſide en ma parole
Plus profond que les cieux et que les vaſtes mers !

XII

Vous régnez ſur mes nuits. Vous êtes ſuzeraine
De tous les rêves d'or dont j'ai l'eſprit hanté ;
Votre candeur vous fait un manteau de clarté
Qui vous drape en longs plis, comme un manteau de reine.

Et l'évocation de vos beautés m'entraîne
A des ſonges pareils en leur gracilité
Aux aſtres dont le ciel eſt parſemé l'été,
Tremblotantes lueurs qui font la nuit ſereine.

Je ne laiſſe jamais aux griffes des ennuis
Aucun pâle lambeau des veilles ni des nuits :
Je ſonge à vous toujours, & les heures ſont brèves.

Oh ! lorſque votre eſprit aux ſplendeurs du ſommeil
S'abandonne, & conçoit tout roſe & tout vermeil,
Que ne puis-je être un peu la forme de vos rêves !



XIII

Comme ſur la mer qu'un ſoleil d'été dore
Volent les rires innombrables des flots,
Dans vos yeux clairs, à travers vos cils mi-clos,
Danſent des lueurs d'eſpérance & d'aurore,
Comme ſur la mer qu'un ſoleil d'été dore.

Lentement un ſonge occupe votre eſprit :
Vous abaiſſez vos paupières alourdies
Aux échos des voix lointaines & hardies
Dont le ſouvenir en votre cœur fleurit,
Lentement un ſonge occupe votre eſprit.

Sur votre lèvre humide héſite un ſourire
Immobile — un ſourire d'extaſié
Qui par ſon divin amour ſupplicié,
Cuverait avec volupté ſon martyre;
Sur votre lèvre humide héſite un ſourire.

O Vierge, eſt-ce à moi que vous ſongez parfois
Lorſque le ſonge habite votre penſée?
Quand je vous aperçois, la tête baiſſée,
Toute ſongeuſe, ſans regard & ſans voix,
Dites, eſt-ce à moi que vous ſongez parfois?



XIV

Ainsi que le satyre
Qui dans l'herbe, indolent,
S'étire
Et rampe en appelant

Avec les cris énormes
D'une bête aux abois
Les formes
Indécises des bois,

Mon amour me suffoque!
O blanche déité,
J'invoque
Aussi votre beauté :

Je vous dis cent paroles
Tendres éperdûment
Et folles
Comme un rêve d'amant,

Et je tremble la fièvre
En cherchant à poser
Ma lèvre
En un fougueux baiser!

XV

Pareilles aux Mufes antiques,
Aux Grâces, aux chœurs rougiſſants
Et danſants
Dans les plis des chitons ruſtiques,

O blanches filles de Cythère,
Vous allez, vous donnant le bras,
Et vos pas
Effleurent à peine la terre.

Et vos voix chaudes & rieuſes
Vibrent dans le flamboi vermeil
Du ſoleil
Dardant ſes flèches glorieuſes.

Vous allez par les grands bois calmes
Et ſur vos beaux fronts réjouis,
Éblouis
Frémiſſent l'encens & les palmes.

Et j'écris l'ode coutumière
Pour la vierge aux yeux les plus doux
Parmi vous :
Elle eſt l'orgueil de la Lumière !

XVI

Rhythmes ſautillants, fluets
Et pimpants des menuets
Et des pavanes;
Fraîcheurs de fleurs de pêcher
Qu'ont les nymphes de Boucher
Si diaphanes,

Pétales des roſes-thé,
Chairs de lys & de clarté
Blanches & roſes,
Timides, frêles couleurs,
Charmes pâles des langueurs
Et des chloroſes;

Chairs qui parfument les airs,
Doux regards tendres & clairs
Des Amoureuſes;
Cheveux lumineux, épars
Sur le front de toutes parts,
Boucles fiévreuſes;

Lèvre babillarde où rit
Et s'épanouit l'eſprit
Qui nous captive
Dans la lumière des dents;
Enthouſiaſmes ardents,
Fierté native;

Tout ce qu'on aime : candeur,
Harmonieuſe ſplendeur,
Grâce charnelle,
Rires de l'âme & du corps,
Voix ſereine aux purs accords,
Tout eſt en Elle!

XVII

La ſolitude eſt lourde & ſans rien qui la trouble.
Sous les nuages noirs aux rauques grondements
S'étend ſans fin la plaine, où les marais dormants
Étalent leur ſurface empuantie & trouble.

Par la morne étendue un bouquet de roſeaux
Pouſſe de ci, de là; parfois une cigogne
Sur une patte, au bord d'un marais, ſe renfrogne,
Sans bouger, ſans ſonger, & contemple les eaux.

Mon âme est ce pays, & pas une pensée
Depuis les jours enfuis ne l'a plus traversée,
Plus un ancien bonheur, plus un chagrin nouveau.

Rien que mon seul amour, que votre chère image,
Seule, comme l'oiseau pensif du paysage,
Qui veille en ma mémoire & hante mon cerveau.



XVIII

Lentement mon amour devient une habitude
Qui tempère l'ardeur de l'esprit & du sang ;
Je me laisse endormir au charme envahissant
De l'Adoration & de la Servitude.

Mon âme prosternée, avec incertitude
Adresse à la Madone un appel gémissant
Et s'acharne à fixer en soi-même l'accent
Et le geste divins, pleins de mansuétude.

Oh! quand me ſentirai-je aſſez de fermeté
Pour dompter à mon tour l'amour qui m'a dompté,
Duſſé-je dans l'ivreſſe où la volonté ſombre,

— Pour n'être pas vaincu par l'amour de nouveau —
Engloutir à jamais mon cœur & mon cerveau?...
Mais je ſens ſon regard qui me pourſuit dans l'ombre.

XIX

O blonde enfant, penchée au balcon de la vie
Vers l'invisible azur du rêve inexploré,
Mon cœur qui t'est soumis & ma voix asservie
Chantent pour t'apaiser un lent Miserere.

O blonde enfant perdue au lointain de ton songe,
Prends pitié de la plaie ardente de mon sang;
Au gouffre de mes vœux laisse que ton œil plonge,
Laisse que vienne à moi ton regard caressant!

Blonde enfant, dont toujours le fantôme se dresse,
Parmi le triomphal désir de ma tendresse,
Accorde à mon orgueil ton baiser lilial.

Ne te détourne pas de moi vers la clairière
Des pures floraisons du rêve initial :
Bénis de ton regard souriant ma prière.

XX

Printemps jeune & doux, ton retour caresse
Mollement notre paresse;

Le soleil naissant grise le cerveau
Comme un flot de vin nouveau,

Et les bourgeons pointant sur les branches
Éclatent par avalanches,

Et c'est le Printemps qui revient, le temps
Des délires palpitants.

O ſalut, ſaiſon conſolante & brève
Qui renouvelles le rêve ;

Salut, blond poète, amoureux penſif,
O religieux laſcif,

Printemps qui, joyeux, comme des étoffes,
Déroules l'or de tes ſtrophes !

Clair printemps qui fais rire, triomphants,
Les cheveux blonds des enfants,

Printemps ébloui de tes ſplendeurs même,
Tendre & céleſte poème,

Fraîche écloſion, chant divin du ſang
De l'Amour éblouiſſant,

Printemps, qui n'as pas tout le charme encore
De la Vierge que j'adore !

XXI

Dans la paix & l'oubli de mon âme endormie,
Où gît le rêve mort d'une douleur amie,
Oh! puissiez-vous toujours, mes chers espoirs défunts,
Effeuiller les baisers pensifs de vos parfums
Et les lents souvenirs des anciennes ivresses.
Toi, qui viens la première, ô femme, & qui caresses
Le velours bleu du songe innocent de ton œil
Où la Beauté sourit dans un éclair d'orgueil,
Toi, dont l'art déflora le désir de mes lèvres,
Et Vous, ô chœur pâli de mes amantes mièvres,

Maternelles, berçant de votre blond regard
Le deuil enseveli dans l'œil vide & hagard
Où se meurt le regret des candeurs délaissées,
Repeuplez le jardin désert de mes pensées,
Repeuplez de vos jeux & de votre gaîté
La désolation du jardin dévasté.
Et Toi surtout, ma Sœur & ma Consolatrice,
Renais dans ta beauté, viens! qu'en nous refleurisse
Plus rose que la pourpre odorante du sang
La tranquille fierté de notre amour naissant,
Et de tes yeux de gloire où germent les lumières,
Éteins, flétris les yeux des visions premières
Et les charmes lointains de leurs rires pervers :
Renais dans notre amour & fleuris dans mes vers.

XXII

Qu'importent les trois mots de feu dans les ténèbres?
Vers l'avenir prochain des menaces funèbres
Je vais résolûment. Mon cœur est fort. Je veux
De chansons, de plaisirs, de regards & d'aveux
Réjouir sans effroi mon cœur toujours avide;
La mort est insondable, & la vie est si vide.
Oh! les vases sacrés dont j'ai pu me saisir :
L'inaltérable rêve & l'éternel désir,
Je ne les rendrai pas à la voix du prophète;
Nul ne viendra troubler la splendeur de la fête

Que l'amour impaſſible illumine d'orgueil;
Nul ne m'entraînera dans la nuit de ſon deuil :
Je veux vivre. Je veux aimer. Je veux l'ivreſſe
De la voix qui commande & de l'œil qui careſſe;
Je veux aimer la femme, & ſes roſes pâleurs
Où circule le ſang héroïque des fleurs
Virginales, des fleurs farouches & hautaines.
O blonde enfant, pareille aux princeſſes lointaines
Qui dorment dans l'oubli de leur chère beauté,
Princeſſe de douceur & d'ardente clarté,
C'eſt à Vous que s'en vont l'encens de mes penſées,
Et les dévotions de mes mains enlacées;
C'eſt Vous qui m'enſeignez l'aurore, & conduiſez
Par les ſentiers fleuris mes pas diviniſés;
Par Vous je n'aurai rien ignoré de la vie,
Par Vous j'aurai vécu libre & fort, ſans envie,
Levant ſur tous mes yeux ſans mépris ni remord,
Et, quand la mort viendra, ſans crainte de la mort.

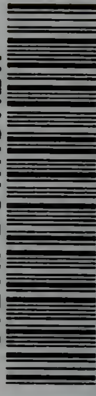
Achevé d'imprimer

par les soins de

Madame Veuve MONNOM

imprimeur à Bruxelles

le 28 mars MDCCCLXXXIX


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 19 12 04 018 1